

Trois soirées lyriques, de Monteverdi/Berio à Mozart en passant par Ahmed Essyad, trois occasions de constater que la forme esthétique de l'opéra fait problème.

# L'OPERA COMME OBJET SOCIOLOGIQUE

Philippe Albéra

**L**ES œuvres lyriques, qu'elles tentent de renouveler le genre de l'opéra ou qu'elles s'y conforment, qu'elles appartiennent au passé ou qu'elles soient d'aujourd'hui, sont fondamentalement problématiques. En trois soirées, à travers Mozart, Essyad et Berio (1), la conclusion fut la même : la forme esthétique de l'opéra, qui apparaît comme quelque chose d'artificiel, de démodé et de vétuste, est en contradiction avec nos exigences actuelles. Que la pétrification d'une forme où se jouait autrefois le conflit essentiel de la liberté et de la convention, des droits de l'individu et de la

norme sociale, corresponde encore à l'illusoire pérennité que veut se donner un groupe social et le pouvoir qui en émane, cela relève davantage de la sociologie que de la musique. Car il y a longtemps que la révolte subjective a revêtu d'autres formes ou est devenue illusoire, même si la musique du passé, dans son immédiateté, garde encore une partie de son effet sur le public, qui y perçoit instinctivement l'expression authentique de la passion. La musique d'aujourd'hui, qui revendique à nouveau cette expression de la subjectivité, ou les représentations des opéras du répertoire, butent

sur une impossibilité qu'on qualifiera, pour aller vite, de sociale. Dans la première moitié du siècle, déjà, cette revendication n'a pu prendre que la forme tragique et négative de ceux qui subissent, en tant que victimes, l'oppression, l'injustice et la violence. Il ne suffit donc pas de retourner, avec une naïveté infantile, vers le passé et vers son langage pour retrouver, comme par miracle, une gamme d'expressions et de sensations perdues ; on sait depuis Carl Orff que ce type de régression est une forme esthétique de la barbarie.

Qu'on nous offre aujourd'hui un *Don Giovanni* de Mozart dans

les habits raides et durcis du rituel bourgeois de concert — ceux de solistes prestigieux qui ont largement dépassé l'âge de leur rôle, ceux d'un orchestre symphonique qui plonge ses racines dans le 19<sup>e</sup> siècle et non dans le siècle de Mozart — ne fait qu'accentuer la pétrification de l'opéra en dehors même de sa représentation. On ne se pose pas la question du sens de l'œuvre, des nécessaires transpositions qui permettraient de l'approcher, mais on reproduit une apparence. L'œuvre est un vestige, elle fait écran à elle-même. La musique y devient plus solennelle qu'il ne faut, les airs apparaissent comme



Une ambulance entre sur scène pour exhiber Eurydice qu'on ramène alors en coulisse. C'est le genre de geste totalement inutile qui condamne d'emblée une mise en scène.

Révolutions -  
1 mars 85 /